

— *De la Bastille à l'Hôtel de Ville* —

Ratonnades-bis, à Paris

LE 19 au soir, les Parisiens naïfs qui ont manifesté contre l'O.A.S. ont bien cru un instant que leur action était avant tout dirigée contre les différents services de police (lesquels luttent avec l'efficacité qu'on sait contre l'O.A.S.). La brutalité, la sauvagerie avec laquelle C.R.S., gardes dits républicains, agents de police (syndiqués ou non) ont matraqué, au hasard, passants ou manifestants prêtaient à confusion. Ici c'est un chef de station brutalisé dans la gare du métropolitain par des représentants de l'ordre. Là, un vieillard de quatre-vingts ans assommé. Et les habituels passages à tabac sous les porches des immeubles, voire dans les cafés.

Le bouclage

On pouvait le prévoir dès le matin : le pouvoir gaulliste n'accepterait pas une manifestation de rues. Dès midi, un service d'ordre important, tel qu'on n'en vit jamais pour lutter contre l'O.A.S., était mis en place de l'Hôtel de ville (et alentour) jusqu'à la Bastille. Des milliers de policiers sur pied de guerre, par petits groupes d'une vingtaine, filtraient les passants. Et l'analogie avec les procédés employés

décembre, parmi lesquels Edouard Depreux, Gilles Martinet, Claude Bourdet, Robert Verdier, Jean Poperen, Pierre Belleville, Henri Longeot, Maurice Klein, etc., le nombre des manifestants s'est situé entre 60 et 70.000 :

— Une première manifestation a fait le tour de la place de la Bastille-rue Saint-Antoine : 10.000 ;

— La manifestation du boulevard Beaumarchais : 10.000 ;

— La manifestation de la rue Ledru-Rollin à la place Voltaire : 20.000 ;

— La manifestation de la place des Vosges à la rue Réaumur : 6.000 ;

— La manifestation de la République : 5.000 ;

— La manifestation du boulevard Saint-Michel au Pont-Neuf : 5.000 ;

— La manifestation de la rue des Tournelles à la rue Saint-Antoine : 3.000 ;

— La manifestation de la rue des Francs-Bourgeois-boulevard Sébastopol : 5 à 6.000.

Les premiers renseignements permettent de chiffrer à plus de 100 le nombre des blessés. Parmi eux figurent nos camarades Yvan Craipeau, membre du Comité politique national ; Raymond Le Loch, secrétaire des Etudiants Socialistes Unifiés ; Pennetier, membre du bureau fédéral de Seine-Banlieue.

en Algérie éclatait aux yeux. Le quartier était « bouclé ». Rangés sur une ou deux, voire trois files, d'innombrables cars et camions stationnaient.

Dès 17 h. 30, on ne pouvait plus, à pied, approcher de l'Hôtel de Ville ni de la Bastille. A la Bastille, le spectacle valait le coup d'oeil. Sur le trottoir désert enserrant la colonne, plusieurs officiers de police conféraient, distribuant des ordres, tandis que motocyclistes casqués ou voitures-pies circulaient, affairés.

Premier bilan

D'après les témoignages des dirigeants du P.S.U. qui ont participé à la manifestation du 19

De la Bastille à l'Hôtel de Ville



(A.D.P.)

Jusqu'à la gare Montparnasse

Manifestation de masse

Aux triques, aux fusils, aux grenades (car les C.R.S. étaient pourvus de grenades lacrymogènes), la manifestation ne prétendait opposer que la force du nombre, la volonté de la majorité. Dérision ! Dès le début de la manifestation proprement dite, on le vit. Du boulevard Henri-IV, où nos camarades étaient massés, une clameur monte : « *O.A.S. assassins!* » La banderole prévue est brandie à bout de bras. Six, sept, huit mille personnes sont là qui se dirigent lentement vers la Bastille. Premier heurt avec un barrage. On tente de parlementer. Bousculades. Hésitations. Et les matraques entrent en action. Mille fois, nous l'avons rapporté : mais comment ne pas souligner une fois encore que les policiers s'acharnent sur les malheureux tombés à terre, sur les femmes ? Une percée — quel autre

terme employer ? — est opérée. Des camarades se précipitent. Ils atteignent la Bastille, au milieu des flash des journalistes. Plus tard, ils sont arrêtés par d'autres barrages. Là, plusieurs membres du service d'ordre P.S.U., entre autres, sont blessés à la tête.



(Agip)

Un ordre. Une charge...

De l'autre côté de la place de la Bastille, boulevard Beaumarchais, dix mille manifestants environ se rejoignent. Ils vont opérer un va-et-vient sur deux ou trois cents mètres, chaque fois arrêtés par des cordons de C.R.S. ou de policiers. Revenant vers la Bastille, ils emportent un premier cordon totalement incapable de résister à cette poussée. De la même façon, le groupe du boulevard Henri-IV avait déjà procédé. Mais, partant du boulevard Richard-Lenoir, des cohortes de policiers jaillissent. Ils prennent ainsi entre deux les manifestants.

Des dizaines de milliers

Si le service d'ordre mis en place par le pouvoir est parvenu, comme il le

De la Bastille à l'Hôtel de Ville

voulait, à fractionner la manifestation, il n'est pourtant pas parvenu à isoler la Bastille. A plusieurs reprises, des manifestants y parviennent. Il est certain alors — et nous l'avons vu ailleurs — que si le flottement des premières minutes avait été évité, si une coordination des groupes avait été prévue, la police n'aurait rien pu opposer.

A la hauteur du métro « Saint-Paul », quatre, cinq mille personnes se massent. Elles parlementent d'abord. Discussions avec les agents de police : on a lu les communiqués de leurs syndicats. « *Vous êtes contre l'O.A.S. aussi !* » Certains vont jusqu'à crier : « *La police avec nous* », bientôt conspués par d'autres. Et un ordre. Une charge. Des blessés — tous à la tête — jonchent le sol.

Un groupe important de manifestants a réussi à se reformer, trompant la vigilance des « gardiens de la paix », la matraque au poing. Les gradés donnent l'ordre de charger. La technique est simple : il suffit d'isoler un manifestant : dix gourdin l'assomment, vingt pieds le frappent. L'ordre gaulliste vient de remporter une victoire : un dangereux républicain a été mis hors d'état de nuire. Un peu plus loin, deux bus de la ligne 96 sont arrêtés. Ils emporteront jusqu'à la gare Montparnasse deux pancartes : « Paix en Algérie ! »...

A la hauteur de la rue Vieille-du-Temple, plusieurs centaines de personnes se regroupent. La police les cerne en les prenant à revers par des rues adjacentes. Matraquages. Rue du Roi-de-Sicile, rue de Rivoli, d'autres groupes, d'autres cris : « *Le fascisme ne passera pas !* », « *Salan au poteau !* », « *O.A.S. assassins !* »

L'exaspération

A quelque chose, malheur est bon... La violence avec laquelle le service d'ordre exécute les ordres du ministère de l'Intérieur est telle qu'elle parvient à atteindre le but opposé. Au lieu de susciter la peur, elle provoque l'exaspération. Les discussions, les réflexions reviennent sans cesse sur les mêmes thèmes : « *Il faut recommencer* » ; « *il faut mieux s'organiser* ».

Autre point non négligeable : la clarification de la situation. M. Debré et ses sous-ordres ont nettement montré de quelle manière ils entendaient lutter contre l'O.A.S. avec des déclarations. Lorsque les syndicats, les partis de gauche décident de concrétiser la lutte contre le nazisme, le pouvoir gaulliste se décide à... réprimer l'entreprise des syndicats, des partis. Cela, les manifestants du 19 décembre s'en souviendront.

E. C.

Communiqué du P.S.U.

Le Bureau national,

Les Bureaux des Fédérations de la région parisienne du P.S.U. communiquent :

De Gaulle et son gouvernement avaient interdit la manifestation parisienne du 19 décembre contre l'O.A.S. et pour la paix en Algérie. Cette manifestation a eu lieu : elle a rassemblé pendant plusieurs heures des

De la Bastille à l'Hôtel de Ville

dizaines de milliers de Parisiens, autour de la Bastille et dans plusieurs autres endroits de Paris.

Le peuple de Paris est maintenant éclairé : le pouvoir gaulliste, incapable de s'opposer aux attentats de l'O.A.S., a mobilisé en une soirée plus de forces policières contre les républicains, qu'en plusieurs mois contre les tueurs fascistes. Il se fait ainsi leur complice. La défaite de l'O.A.S. passe par l'élimination de ses complices, si haut placés soient-ils.

Les sauvages brutalités policières, encouragées par l'attitude du pouvoir gaulliste, constituent un défi que les organisations démocratiques et populaires, dont la cohésion et la détermination s'est affirmée le 19 décembre, sauront relever.

La complicité

« Votre devoir est de faire échec par les moyens les plus énergiques aux menées criminelles... »

Ce qui est vrai (en paroles) à Alger est erreur, en actes, à Paris.

Les explosions au plastic se multiplient :

professeurs, intellectuels, démocrates sont les victimes toutes désignées des tueurs à gages de M. Salan. La carence des pouvoirs publics les encourage. Un plastiqueur est-il arrêté... il est quelques jours plus tard remis en liberté. C'est ainsi que l'on met l'opinion en condition.

Les inscriptions O.A.S., les slogans factieux salissent les murs. Les services de nettoyage de la préfecture de police, si prompts à faire disparaître les inscriptions « *Paix en Algérie* » sont brusquement paralysés. Les couloirs du métro Nation en fournissent le meilleur exemple : « *O.A.S. = liberté* », « *O. A. S. veille* », « *O.A.S. = France* »...

Mieux : des inscriptions à la peinture métallisée ont été réalisées sur les portes des couloirs de correspondance. Depuis un mois, chacun peut les admirer à loisir...

M. Messmer « parle énergiquement » à Alger. Mais à Paris, son collègue de l'Intérieur apporte un appui certain à l'O.A.S. en prétendant interdire au peuple parisien le droit d'exprimer massivement son refus à l'algérianisation de la capitale. M. Papon met en place un dispositif massif pour la répression des activités républicaines et démocratiques. Chose jamais vue, dès 13 heures, le dispositif répressif était en place...

MM. Frey «t Papon connaissent-ils la définition pénale de la complicité ?